

L'adieu aux larmes

Jacques Brault

Volume 27, numéro 3 (159), juin 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31274ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brault, J. (1985). L'adieu aux larmes. *Liberté*, 27(3), 70–76.

JACQUES BRAULT

L'adieu aux larmes

Lorsque j'entrai dans la chambre, la première chose qui me frappa, ce ne fut pas le corps allongé sur un lit d'hôpital et entièrement couvert d'un drap, mais, au bord de la table de chevet, un verre rempli d'eau où une paire de dentiers semblaient mordre dans le vide. Le claquement de la porte derrière moi compléta l'illusion. La garde-malade avait jugé bon de me laisser seul. J'allai à la fenêtre et regardai l'arrière-cour en ciment, fermée de murs de briques où des rangées de fenêtres reflétaient un ciel sale. Je me souvins incongrument d'une mirlitonnade de Samuel Beckett:

*en face
le pire
jusqu'à ce
qu'il fasse rire*

Je m'approchai du lit, éprouvant au diaphragme les premières atteintes d'un rire fou qui bientôt me secoua des pieds à la tête. Cette forme indécise, là, toute proche, où je devinais le petit gros homme qui avait mené son existence en état de perpétuelle inconscience, c'était mon père, maintenant bel et bien mort. Et je riais sans retenue, je riais dans cette pièce à la propreté douteuse, je n'en pouvais déjà plus de rire et de m'entrechoquer de partout. «Comment as-tu pu me faire ça, bégayais-je, le jour de mon anniversaire!» Et une vague d'hilarité me désarticulait à nouveau. La porte s'ouvrit; la garde avança la tête.

Ce qu'elle vit la laissa pétrifiée sur le seuil. En proie à une espèce de danse de Saint-Guy, les joues transformées en parapluies, j'offrais le spectacle d'un de ces pleureurs professionnels qui autrefois dans les cortèges funèbres faisaient office de nos actuels et omniprésents hurleurs yé-yé. «Pauvre monsieur, faut pas vous mortifier comme ça.»

La mortification, quand j'étais jeune, on l'enseignait comme une grande vertu. Moi, je ne pouvais m'empêcher de la trouver amusante et même drôle. Vous avez dû, très chers, lire la *Confession de minuit* où le héros (ou anti-héros?) de Georges Duhamel (écrivain porté sur les bonnes œuvres), Salavin le timide, a décidé de devenir un saint. Je ne réveille ce souvenir mort que pour nous remettre dans l'ambiance d'une époque où nous avons grandi envers et contre les slogans incantatoires d'une bêtise qui a évolué du similireligieux à la publicité commerciale. Donc, notre Salavin s'entraînait à la mortification. Il avait imaginé par exemple de se coincer un doigt dans la porte de la cuisine. Pas trop (le pire ennemi du saint est la présomption), juste ce qu'il fallait pour souffrir à la limite du supportable. L'affaire allait bon train, à raison d'un doigt par jour, et notre martyr volontaire (est-ce là un pléonasme?) s'apprêtait à se déphalanger l'index droit quand par inadvertance sa corpulente épouse poussa vigoureusement la porte. Cri. Evanouissement. Doigt sauvé in extremis. Fin de l'entreprise mortifère. Je n'ai rien d'un sadique (ayant tout du masochiste), mais les mésaventures de Salavin me faisaient rire aux larmes. Mes parents s'inquiétaient de ma trop grande sensibilité; ces livres allaient me rendre larmoyant.

Je fréquentais (furtivement) une école où des frères à bavette rivalisaient de macérations. Le directeur, dit «le globe», promenait son crâne d'un nu intégral. Il se peignait avec son rasoir. Le maître de chant, tous les vendredis, avalait sa baguette en brailant comme un muezzin, du haut de ses pieds, sur fond de chorale en pleurs, car il ne manquait pas d'administrer à tout son monde une formidable raclée

dès la moindre fausse note. Mais mon préféré, c'était le frère Urbain, commis aux soins ménagers, souffrant d'aigreurs d'estomac et qui m'avait chargé de griller les tranches de pain qu'au déjeuner il arrosait d'une tasse d'eau bouillante. Je laissais immanquablement le pain brûler. Le frère ne disait mot et croquait la cendre avec une jubilation qui le faisait rotter jusqu'au septième ciel. Ah! très chers, c'était le temps béni où la mort (particulièrement celle des autres), plus elle se donnait des airs lugubres, plus elle me paraissait comique. Par la suite, je tombai en arrêt devant ce titre d'une nouvelle de Villiers de l'Isle-Adam: *L'Appareil pour l'analyse clinique du dernier soupir*. Je trouvais cela délicieux et délirant; j'ignorais qu'il y avait là l'annonce d'un véritable programme de théorie littéraire.

La mort, qui est maintenant à la mode chez les historiens et les sociologues, avant de devenir philosophie des pompes funèbres et industrie de transformation des cadavres en pièces montées, nous sollicitait sous le masque mi-figue mi-raisin de la mortification. Très chers, accrochez-vous solidement, une inspiration me vient. C'est peut-être à cause de cette radio dont le radotage hystérique me rejoint malgré la distance. Pour autant que je puisse en juger, un de ces groupes de défoncés fait un malheur. S'agit-il de «Ponce Pilate et ses lavabos» ou des «Six boulettes du Géant Beaupré», ou des «Dumas' three mosquitoes»? Peu importe, on les entend partout, toujours, et c'est bien là ma plus dure mortification.

La mortification nous invite au purisme thanatologique. Pourquoi ne pas se délivrer, à petites souffrances, de l'angoisse de l'instant létal? Non, très chers, ne me répondez pas tout de suite. Vous risqueriez d'être grossiers. La mort n'offre aucune prise à la méditation. Il n'y a pas de pensée de la mort, sauf des lapalissades. Le charmant Toulet ne s'y trompait pas; à sa manière inimitable, il suggérait:

*Mourir non plus n'est ombre vaine.
La nuit, quand tu as peur,
N'écoute pas battre ton cœur;
C'est une étrange peine.*

Bon. J'ai failli me distraire de mon propos. Revenons à l'exercice ascétique par quoi on apprend à mourir vivant. Ou partiellement. Telle est la mortification. S'épurer, se dégraisser (comme disent les faiseurs de budgets et autres faiseurs), n'est-ce pas, d'ablation en amputation, la voie royale qui mène à contrer l'échec du composé vivant, à guérir de cette maladie mortelle qu'est l'incarnation? Nous versons chaque année des torrents de larmes, en pure perte, devant les êtres qui nous sont prédécédés, nous dépensons en frais funéraires de petites fortunes, bref, nous rendons à la mort un hommage qui ne lui sied pas. Il y a dans la mortification, bien comprise et bien appliquée, des ressources curatives et une sagesse à bon marché. Mais l'astuce, c'est qu'il ne faut pas prendre le jeu au sérieux. Jouer à mourir, comme le propose Epictète, pourquoi pas? Mon père, qui avait la larme facile et abondante, m'a donné le goût de rire en situation de deuil.

Il repose, ce clown maladroit, en ma présence. Je suis seul à nouveau. La garde est partie baisser la radio qui éruçait des messages publicitaires au sujet d'une meilleure qualité de vie. Je n'ai pas tiré le drapeau pour voir le visage familial. Le verrais-je? Je ne ris plus. Des larmes tièdes brouillent l'instant. Je songe sans raison à cette soirée d'hiver où nous sommes allés en famille chez mon oncle qui venait de mourir. C'était encore la coutume d'exposer le corps à domicile. Dans le vestibule nous fûmes accueillis par ma cousine qui souffrait d'un coryza chronique. L'obligation de se moucher à tout instant lui avait rougi le nez et les yeux. Nous l'appelions, sans grande méchanceté, «larme à l'œil» ou «fontaine de Fulgence» (son fiancé, depuis dix ans). En route, une neige molle avait mouillé le visage de mon père. Celui-ci, en entrant, déplaça son mouchoir et s'épongea les yeux. Ma cousine, dans un accès de sympathie, s'écria: «Ah! mon oncle, c'est pas la peine de tant pleurer, père a fini de souffrir!» La famille de mon oncle tirait du grand, même en paroles. Je me retenais de rire à grand-peine. Et voilà que mon père secoue son cha-

peau couvert de neige fondante, s'éclabousse la figure, s'éponge de plus belle tandis que ma cousine qui n'y voyait guère proteste qu'elle ne pleure pas, elle, qu'elle a de la tenue, elle, que mon père doit se composer une attitude digne avant de rendre les derniers devoirs au défunt, etc. Moi, n'en pouvant plus, je me contorsionne de rire. Nous avons été proprement éconduits. Mon père n'y comprit jamais rien. Ce qui ne l'empêcha pas, lors de l'enterrement, de combler la fosse, ou presque, de ses larmes.

Très chers, vous qui ne ratez pas une occasion d'ironiser à mes dépens, je m'étonne que vous ne retourniez pas mes propos contre moi. Si la mort me porte à rire et la mortification à sourire, je devrais m'embaucher dans un cimetière. J'ai beaucoup fréquenté ces lieux paisibles — sans aucune morbidité. Au moins, on n'y est pas agressé par les damnés rockers and rollers. Dès qu'arrivent les jeunes cornilles, je vais me promener entre les tombes, attentif aux dates qui me signifient la brièveté de l'existence humaine. A quoi bon se gâcher la vie en expédients pour la réussir? Je préfère prévoir en toute imprévoyance. Dans mon recueil de fables, c'est la cigale qui se mortifie vraiment, qui se meurt à chaque instant dont elle chante le passage et bientôt l'effacement. Ma cigale ne se paralyse pas à la pensée de l'hiver. Elle croit que la force de la vie tient à sa précarité et son courage aux dangers qu'elle court. Il y a longtemps qu'elle a mis les assureurs à la porte. Elle ne pleure pas sur son destin. Au moment venu, elle tombe, comme mon père, sur son ombre, et peu à peu se fond en elle. Voici encore Beckett qui m'accompagne ici, en un parfait *haïku*:

*morte parmi
ses mouches mortes
un souffle coulis
berce l'araignée*

Au fond, se mortifier sérieusement est stupide et orgueilleux. La souffrance, subie ou consentie, n'a pas de vertus désinfectantes. La fausse innocence qu'on doit au malheur garde toujours quelque chose

de violent et de négatif. Le purisme chasse la pureté.

Ce jour de mon anniversaire où je me suis retrouvé tout à fait orphelin, j'ai compris que la conscience douloureuse d'être impur est déjà, sans s'en douter, une certaine pureté. La garde était revenue dans la chambre, apportant une valise fatiguée où elle avait rangé les affaires de mon père. Parmi ces choses de rien il y avait six mèches de cheveux, chacune liée par un ruban décoloré. J'étais auprès d'un mort qui sa vie durant avait conservé ces brimborions, qui les avait emportés dans sa réclusion finale. Et lui, bavard intarissable, n'avait jamais soufflé mot là-dessus. Il s'humiliait devant ses enfants, à ma grande honte, il pataugeait dans sa paternité, il m'horripilait avec ses déclarations d'amour humide. Mais en lui l'innocence était vraie, à la fois substantielle et intentionnelle. C'était un clochard psychique. Oui, il y a une extrême différence entre mourir pour l'autre, peu importe qui, et vivre pour quelqu'un, vivre pour quelqu'un qu'on aime à en mourir. Je quittai la chambre sans me retourner. Dans l'autobus qui me ramenait chez moi un adolescent tout en cheveux partageait les tranches de son transistor où les «Ma's and Pa's chain-saws» tronçonnaient leur micro. Je me mis à rire, tout doucement et bonnement. Je revoyais papa, histrion démasqué, dans ses moments de grâce. Quand il s'affala dans un réservoir de teinture rouge et en ressortit, à l'étonnement général, couleur de nouveau-né. Quand il dégringola d'un échafaudage, au port de Montréal, disparut sous la coque d'un cargo, refit surface un siècle plus tard en réclamant un pantalon, le sien étant accroché à l'hélice du bateau. Quand (son chef-d'œuvre, je crois), au sortir d'un immeuble entièrement vitré, il manqua la porte et franchit allégrement une large baie qui vola en éclats et ne lui fit aucune égratignure. Je ne doute aucunement que cet inoffensif Père Karamazov trouvera le moyen de vagabonder dans le non-être et de déranger l'ordonnance de la mort. On va sûrement nous le retourner. Son abnégation encombrante le rendra infréquentable chez les pu-

esprits. Je le reverrai dans son lit, se débattant avec le drap qui couvre pudiquement son visage, et il finira par renverser le verre sur la table de chevet, les dentiers voleront par terre, prêts à lui mordre les orteils quand il se relèvera, ressuscité en quête d'un nouvel exploit qui me fera rire aux larmes.

Aujourd'hui, c'est encore mon anniversaire. Je pense à vous, très chers, qui pensez à moi. Je relis un ample poème de Cummings. Non, ne craignez pas que je vous fasse cadeau de ces nombreux vers. Je vous en offre plutôt un condensé à ma façon:

*mon père a traversé des ruines d'amour
mon père a traversé des douleurs de joie
joie était son rire et joie si pure
sa colère avait droiture de pluie
sa peine avait probité de pain
mon père a traversé des leurres de mort
mon père a traversé l'obstacle de vivre*